

## Répétitions.

Je raccroche avec dans mes oreilles le reste de la voix de cette inconnue qui vient de m'appeler. L'appel pourtant n'a pas duré longtemps. Il paraît que j'ai une bonne mémoire auditive. Je ne suis pas vraiment sûr de ça. Elle voulait me vendre des fenêtres. Je ne suis pas propriétaire, lui ai-je répondu sans même attendre qu'elle me pose la question. Je savais qu'elle allait le faire. C'est dans leur script. Elles demandent toutes cela après avoir parlé des fenêtres qu'elles vendent. Combien de fois le disent-elles par jour? À chaque fois je veux leur poser la question mais à chaque fois je raccroche avant d'y penser. Et puis, je ne suis pas sûr qu'elles me répondraient. La prochaine fois, j'essaierai.

Je pose mon téléphone sur le bord du comptoir et je reprends mon couteau. Les enfants vont bientôt arriver et le plus vieux va vouloir ses tranches de pain beurrées avant d'aller faire ses devoirs et le plus petit va vouloir exactement la même chose parce que son frère le veut. Je découpe le pain dans le sens de la longueur avec application. Il ne faut pas qu'une tranche soit plus épaisse que l'autre. C'est important. Puis, le beurre. Il attend depuis que je suis rentré du travail sur la table à côté des deux verres de lait qui accompagneront le pain. Il faut qu'il se réchauffe ou il ne se tartine pas bien. C'est important qu'il soit bien tartiné, bien étalé, uniforme sur toute la surface. Je l'étale sur le pain. Un mouvement long, précis, qui va d'un bord à l'autre, puis qui revient. Je fais ça sur les quatre morceaux. Au quatrième, je pose le couteau. Je jette un coup d'oeil à l'horloge. Il reste douze secondes. J'ai failli être plus rapide que d'accoutumée. Je vais vers la fenêtre et j'attends en comptant à rebours.

Arrive zéro et un nuage de poussière qui s'élève, qui précède le souffle de moins d'une seconde. Les travaux sont à à peine

trois cents mètres mais les murs et les fenêtres tremblent à chaque fois, et à chaque fois je me demande comment ça serait si nous habitions plus près. Les habitations juste à côté doivent trembler comme lors d'un tremblement de terre. C'est l'effet que ça me fait.

Ils font des travaux sur le bord du canal. Je passe à côté à chaque fois que je vais acheter le pain pour les enfants mais j'oublie toujours de leur demander ce qu'ils font, exactement. La prochaine fois, j'essaierai.

J'entends les pas précipités qui montent les escaliers, la porte qui s'ouvre et le plus grand qui m'appelle juste avant de jeter son cartable dans le couloir qui mène à leurs chambres, suivi du plus petit plus soigneux qui dépose son sac à côté de celui de son grand frère et de me rejoindre. Ils me racontent leur journée. Le plus grand a bien fait à l'école. Il est encore le troisième de la classe. La maîtresse l'a félicité pour son application en mathématique et lui a dit qu'il pouvait faire mieux en histoire. C'est toujours en histoire qu'il a le plus de difficultés. Il n'arrive pas à retenir les dates. Le plus petit a reçu une bonne note lui aussi. Chez lui aussi, c'est régulier. Je les félicite, je leur tends leur goûter et je leur dis d'aller faire leurs devoirs. Ils me sourient tous les deux de leurs bouches dans lesquelles il manque deux dents et disparaissent dans le couloir. Je peux entendre le bruit de leurs pas feutrés sur la moquette pâle et les deux portes se refermer avec deux secondes d'intervalle. Pendant les prochaines quatre-vingt-dix minutes, ils ne sortiront pas; jusqu'à l'émission de dessins animés qu'ils aiment et qu'ils ne manquent jamais.

Je range les ustensiles. Je passe un coup d'éponge. Elle n'aime pas quand il reste des miettes sur la table. Dans trois minutes elle va passer la porte, accrocher sa veste sur le perroquet, aller embrasser les enfants et venir me voir. Je prends la bouilloire. Je la remplis. Elle aime que son thé soit en train d'infuser quand elle entre dans la cuisine. Ma femme

est aromathérapeute. Elle aime les odeurs. Quand elle est heureuse, elle utilise toujours de l'orange dans le diffuseur de parfum. Quand elle est triste, de la violette. Le jeudi, avant d'aller faire du sport, de la menthe poivrée. L'odeur que je préfère est celle du samedi, quand nos enfants sont au lit et que nous ne sommes plus que tous les deux. Elle revient de leur chambre, sa démarche souple, ses lèvres encore fraîches des baisers qu'elle a déposés sur leur front, elle passe à côté de moi et met l'odeur d'encens dans le diffuseur avant de s'asseoir sur le canapé, à côté de moi, de tirer la couverture sur nous deux et de prendre son livre pour lire jusqu'à ce que nous allions nous coucher.

C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés. Nous lisions tous les deux à deux tables de pique-nique dans le parc qui se trouvait à côté de chez nous. Elle habitait au nord, rue du hallebardier. J'habitais au sud, rue du colonel Joulain. Nous avions nos places. Nous nous asseyions toujours au même endroit.

Un jour, ils ont retiré les tables. Nous sommes arrivés, nous avons vu que nous n'avions nulle part où nous asseoir, nous avons levé les yeux, nous nous sommes vus. Nous avons partagé un banc. Nous avons fait ça pendant plusieurs mois, chacun de notre côté, avec nos livres.

Un jour, il a plu. Nous sommes allés nous abriter dans un café. Il n'y avait qu'un seul endroit de libre. Un canapé. Une personne était déjà installée. Nous nous sommes assis l'un contre l'autre. Les épaules collées. Les jours suivants, même s'il faisait beau, nous allions dans ce café nous asseoir dans ce canapé, nos épaules qui se touchaient. C'est comme ça que notre histoire a commencé. C'est comme ça que nous la continuons.

Je l'entends qui ouvre la porte. À chaque fois mon coeur bat une fois de plus quand je l'entends. Elle va voir nos enfants, puis vient dans la cuisine. Je lui tends sa tasse. Elle la prend avec un sourire. Elle me demande comment je vais, comment était ma journée. Je lui raconte ce que j'ai fait, l'appel pour les

fenêtres, la détonation, les enfants, leur goûter, elle qui arrive. Je lui demande comment était sa journée. Elle me raconte son arrivée, ses collègues qui attendaient leur chef qui était encore une fois en retard. Elle me décrit sa matinée, les clients et clientes qu'elle a vus, puis son après-midi, l'arrivée des nouveaux dossiers qui seront consultés demain, son départ du travail, les mots qu'elle a échangés avec le gardien du stationnement qui lui demande toujours si elle accepterait de boire un verre avec lui, elle qui rit de son rire de jeune femme, clair, doux, lumineux, les yeux en amande et brillants, ses joues légèrement teintées de rose, la main droite qui se porte à sa bouche, qui touche ses lèvres de pêche, et elle vient déposer un baiser sur mes lèvres, charmant, timide, intime, tiède et fruité de son thé qui perle sur sa bouche, puis elle ne tire par la main et va s'asseoir dans le salon, met le morceau qu'elle met quand elle vient de s'installer dans le salon, une mélodie tranquille de piano et de violon, ferme les yeux et respire les vagues chaleureuses de son thé. Je m'assois à côté d'elle, je prends mon carnet et mon stylo à pointe grasse et je la dessine. Je la dessine chaque jour. Je trace les contours de son visage sur le papier comme elle est et comme je la vois, comme la femme que j'aime et la femme avec qui j'ai lu sur ce banc il y a treize ans, dans ce parc puis dans ce café.

Quand je finis de la dessiner, elle me regarde, la main gauche pleine de ses cheveux qui cascadenent comme la nuit et je lui dis que je voudrais être sa main. Elle prend ma main droite et vient y poser son visage et me regarde sans rien dire et je la regarde et je ne dis rien.

Après quatre minutes, elle finit sa tasse de thé, se lève et va l'apporter dans la cuisine pour la mettre dans le lave-vaisselle. J'entends le lave-vaisselle qui s'ouvre, la tasse qui est déposée, la porte qui se referme et un autre son que je ne connais pas. Je reste assis. J'attends. J'attends qu'elle revienne. Elle ne revient pas. Je ne sais pas quoi faire. Je n'ose pas bouger. J'attends. Je regarde mon carnet mais je ne

l'ouvre pas. Je n'ouvre jamais mon carnet après l'avoir fermé. J'attends toujours le lendemain pour le rouvrir. J'attends. Je n'entends plus rien. Je l'appelle. Elle ne réponds pas. J'hésite à la rappeler. Elle répond toujours quand je l'appelle.

Trois minutes se passent. Trois minutes que je ne connais pas. Elle n'est toujours pas revenue. J'hésite. J'hésite. Le téléphone va sonner. Ça sera Maggie. Elle appelle tous les soirs.

Le téléphone sonne. Je décroche. C'est Maggie. Elle me dit bonjour, prend des nouvelles de ma journée. Elle demande à parler à ma femme.

Je me lève. Je vais dans la cuisine. Je ne vais jamais dans la cuisine tant qu'on ne va pas préparer le souper. Mais j'y vais. J'y suis. Je la vois. Elle est allongée sur le sol. Elle a les yeux ouverts. Maggie dit quelque chose. Je ne comprends pas. Elle ne me parle plus, normalement. Je ne sais pas ce qu'elle dit.

Je reste debout dans la cuisine.